

ça comme si elle me disait adieu pour toujours.

— Adieu, milady, répondis-je, l'aidant à monter et tâchant de la ranimer un peu ; adieu, mais pour aujourd'hui seulement ; adieu, avec mes vœux les meilleurs et les plus affectueux pour votre bonheur en d'autres temps !...

Elle secoua la tête, et semblait frissonner en s'installant dans le wagon. La garde referma la portière :— Croyez-vous aux rêves ?... me dit-elle tout bas, se penchant en dehors... Mes rêves, la nuit dernière, ont été tels que jamais encore je n'en avais eu de pareils ; en ce moment-ci même, la terreur qu'ils m'ont laissé plane autour de moi... Le sifflet retentit avant que j'eusse pu répondre, et le train s'ébranla. Le visage pâle et calme de milady se tourna vers moi pour la dernière fois ; une tristesse solennelle y était empreinte, tandis que de la portière, elle me regardait. Elle me fit un signe de la main, — et je ne l'ai plus revue.

* *

Vers cinq heures de l'après-midi, le même jour, me trouvant un peu de répit au milieu des soins domestiques dont j'étais maintenant accablée, j'allai faire un tour dans le jardin. Aucun motif ne devait me faire penser que sir Percival fût déjà rentré ; je n'avais donc aucun scrupule à me montrer ainsi autour du château.

Mon étonnement fut grand lorsque, en tournant le coin des bâtiments et arrivée en vue des jardins, j'y aperçus une personne étrangère. C'était une femme ; — elle suivait lentement les allées, le dos tourné vers moi, cueillant des fleurs.

Comme j'approchais, elle m'entendit, et se retourna.

Mon sang se figea dans mes veines ; l'étrangère du jardin n'était autre que la maîtresse Rubelle !

Je ne pouvais ni bouger ni parler. Elle remonta vers moi, aussi tranquillement

tenant toujours ses fleurs à la main.

Qu'y a-t-il donc, madame ? demanda-t-elle avec un sang-froid parfait.

— Vous ici ? m'écriai-je dès que j'eus pu reprendre haleine. Vous n'êtes pas allée à Londres ? Vous n'êtes pas dans le Cumberland ?...

Mistress Rubelle humait ses fleurs avec un sourire de malicieuse pitié :— Certes non, dit-elle ; je n'ai jamais quitté Blackwater-Park...

Je rassemblai assez de courage et assez d'haleine pour lui adresser une autre question.

— Mais où est donc miss Halcombe ?...

Mistress Rubelle, cette fois, me rit franchement au nez, et voici, textuellement, ce qu'elle me répondit :

— Miss Halcombe non plus, n'a point quitté Blackwater-Park...

Lorsque j'entendis cette réponse étonnante, toutes mes pensées refluerent aussitôt vers l'instant où je m'étais séparée de lady Glyde. C'est tout au plus si je puis dire que je m'adressais des reproches, — mais, dans ce moment, je crois que j'aurais donné mes économies de bien des années pour avoir su, quatre heures plus tôt, ce qui m'était révélé maintenant.

Mistress Rubelle attendait, arrangeant son bouquet paisiblement, ce que je pouvais avoir à lui dire.

Or, justement, je ne trouvais pas une parole. Je songeais à l'épuisement physique, à la santé affaiblie de lady Glyde ; et je redoutais le moment où tomberait sur elle l'écrasante découverte que je venais de faire. Pendant une minute, et même davantage, mes craintes au sujet de ces pauvres ladies m'empêchèrent de parler. Au bout de ce temps, mistress Rubelle, jetant par-dessus son bouquet un regard oblique :— Voici, madame, dit-elle, sir Percival, revenu de sa promenade...

Je l'avais vu en même temps qu'elle. Il venait vers nous, de son fouet fauchant les fleurs avec une espèce de joie cruelle.

Lorsqu'il fut assez proche de nous pour nous reconnaître, il s'arrêta, frappa sa botte de son fouet, et partit d'un éclat de rire si discord et si violent que les oiseaux s'enfuirent, effrayés, de l'arbre sous lequel il était.

— Eh bien ? mistress Michelson, me dit-il, vous avez enfin, n'est-ce pas découvert le pot-aux-roses ?...

Je ne répondis point. Il se tourna vers mistress Rubelle.

— Quand vous êtes-vous montré au jardin ?

Il n'y a guère qu'une demie-heure, monsieur. Vous m'aviez annoncé que je reprendrais ma liberté dès que lady Glyde serait partie pour Londres.

— Parfaitement. Ce n'est pas un blâme, c'est une simple question...

Il attendit un moment, et m'adressa de nouveau la parole :— Tout cela vous paraît incroyable, n'est-il pas vrai ? disait-il d'un ton railleur. Eh bien ! venez par ici !... vous verrez vous-même...

Passant le premier, il nous mena vers la façade du château ; je le suivais et mistress Rubelle marchait derrière moi. Quand nous eûmes traversé les grilles, il fit halte, et me montrant de son fouet le pavillon du milieu, celui-là même qui depuis longtemps ne sert plus.

— C'est là, me dit-il. Regardez au premier étage ! Vous connaissez les anciennes chambres à coucher du temps de la reine Elizabeth ?... Dans une des meilleures, au moment où je vous parle, se trouve miss Halcombe, parfaitement à son aise et en voie de guérison... Conduisez-l'y, mistress Rubelle (vous avez sans doute votre clef sur vous ?) conduisez-y mistress Michelson, et laissez-la se bien assurer que, cette fois, il n'y a pas de tromperie...

Le ton sur lequel il me parlait, et les quelques instants qui s'étaient écoulés depuis notre sortie du jardin, m'aidèrent à retrouver un peu de sang-froid. Mon devoir envers moi-même et mon devoir en-

vers lady Glyde m'interdisaient de rester sous les ordres d'un homme qui nous avait honteusement trompées toutes deux, par une série d'odieuses dissimulations.

— Avec votre permission, sir Percival, j'aurais quelques mots à vous dire en particulier. Cela fait, je serai toute disposée à me rendre, avec cette personne, dans la chambre de miss Halcombe...

Mistress Rubelle, que j'avais indiquée par un léger mouvement de tête, aspira, d'un air insolent, les parfums de son bouquet, et s'écarta de nous d'un pas délibéré, se dirigeant vers la porte du château.

— Et bien ! dit sir Percival avec une sorte d'aigreur, qu'y a-t-il maintenant ?

— Je désirais vous faire savoir, monsieur, que j'entends résigner les fonctions dont je suis chargée à Blackwater-Park... Telle fut littéralement ma déclaration. Je l'avais résolu, les premières paroles que je lui adresserais devaient exprimer l'intention bien formelle de quitter son service.

Il me foudroya d'un de ses plus noirs regards, et, par un geste irrité, enfoua ses mains dans les poches de sa redingote.

— Pourquoi ? dit-il ; j'aimerais assez à savoir pourquoi.

— Il ne me conviendrait pas, sir Percival, d'exprimer une opinion sur ce qui s'est passé dans ce château. Mon désir est de m'offenser personne. Tout ce que je veux dire, c'est que je ne crois pas pouvoir mettre d'accord avec mes devoirs envers lady Glyde et envers moi-même, une plus longue persistance à demeurer sous vos ordres.

— Et trouvez-vous d'accord avec vos devoirs envers moi de me jeter ainsi vos soupçons à la face ? s'écria-t-il brusquement, avec un vif éclat de colère. Je vois parfaitement où vous en voulez venir. Vous avez interprété d'une manière basse et sournoise l'innocente déception que, pour son bien, nous avons pratiquée envers lady Glyde. Un changement d'air